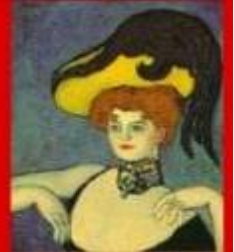


NUMERO 614

*Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde*— PHILIPPE SOLLERS  
*Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix* — AGNÈS AFLALO

[www.lacanquotidien.fr](http://www.lacanquotidien.fr)

Lacan Quotidien



**« Hors d'atteinte, à portée de main »  
L'art à l'époque de l'inconscient réel**

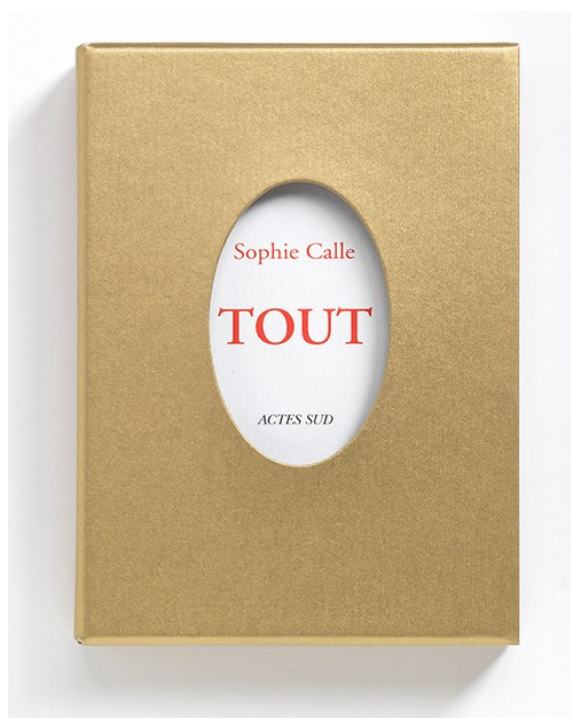
**par Marie-Hélène Brousse**

Les journées d'étude et de recherche de l'École de la Cause freudienne (1) sont un moment de scansion important pour les avancées de la psychanalyse, en intension comme en extension. Elles contribuent à produire des rencontres entre l'actualité des recherches analytiques, tels les témoignages d'Analystes de l'École, et celle d'autres disciplines. Tout l'enseignement de Lacan et de Jacques-Alain Miller, comme d'ailleurs, de façon générale, l'histoire des savoirs, le démontre : la rencontre et la conversation sont absolument nécessaires à toute élaboration épistémique.



Cette année une rencontre de ce type a eu lieu avec l'artiste et performeuse Sophie Calle. Il y a une Méthode Sophie Calle, comme il y a une Méthode psychanalytique – le terme est à prendre à prendre ici au sens fort que lui a donné Descartes. L'art comme la psychanalyse ne vont pas sans établir le discours qu'ils créent sur des fondements éthiques et épistémiques.

Je me référerai dans ce court article à l'un des ouvrages de Sophie Calle, *TOUT* (2) – titre à prendre au sérieux. Constitué de cartes, format carte postale, chacune accompagnée d'un court texte, ce livre retrace sa carrière jusqu'en 2014 et touche par les œuvres à sa vie. Elle applique en effet à sa vie la logique de son œuvre, ce qui explique sa réponse, le 6 novembre aux journées de l'ECF, à ma question sur l'impossible limite du privé intime et du public. D'intimité, il n'y a pas, c'est la bande de Moebius en acte. En cela, elle est au plus près de l'orientation lacanienne.



### *Que fait l'artiste Sophie Calle ?*

Sophie Calle produit des extractions. Une phrase, banale, du langage quotidien – « *le langage que parlent les gens* », comme le dit Lacan (3) –, phrase dite et redite, est extraite de son contexte, contexte qu'elle transforme en le faisant varier, comme elle l'a expliqué à propos de la lettre de rupture qu'elle ne comprenait pas. La méthode d'extraction permet d'élever à la dignité de maximes, de Haïku, une expression, une phrase banale, qui atteint ainsi à la dignité d'un poème, phonétique et visuel à la fois. Il y a donc dans ce mouvement d'extraction une sublimation, au sens que lui donne Lacan qui dissocie sublimation et idéalisation.

De ce « TOUT », on peut extraire quatre phrase en lui appliquant la méthode de réduction. On sait que J.-A. Miller a montré qu'en psychanalyse la réduction – qu'on voit à l'œuvre dans les résultats de passe – fonctionne conjointement à celle de l'augmentation par la métaphore. Pas de recours à la métaphore dans l'œuvre de Sophie Calle, elle court-circuite le sens qui nous affecte. Dans l'antinomie sens/signification, elle choisit la seconde.

La première carte postale raconte un souvenir d'enfance traumatique avec un groupe d'enfants et la formule en est : « *Attendez-moi* », qui résonne dans plusieurs œuvres avec son envers « *Être oubliée* ».

La seconde formule, longuement déployée par l'artiste dans sa conférence aux 46<sup>es</sup> Journées, est : « *Prenez soin de vous.* »

La troisième : « *Ne vous faites pas de souci.* »

La quatrième : « *Hors d'atteinte, à portée de main.* »

Ces formules, arrachées à la banalité du discours, prennent une valeur moins universelle que valable pour chacun ou chacune, c'est-à-dire, comme l'écrit Lacan, pour un *sujet quelconque*. Elles ne généralisent pas un signifiant devenant par là signifiant maître. Elles opèrent par ponctuation, coupure d'avec le sens convenu qui était le malentendu. Extraites du sens commun, elles passent au statut de signification, presque de nom propre. On ne peut plus continuer dès lors de les prononcer sans y penser. De la représentation du sujet par un signifiant pour un autre signifiant, ces formules passent à la simple présentation, au poème, à l'inconscient réel. Comment fait-elle ?

À la rencontre, Sophie Calle avait posé une règle du jeu : « être interrompue par quelques questions », raison de la présence sur scène de quelques psychanalystes. Car elle joue à des jeux qu'elle invente et dont elle pose toujours seule les règles. C'est un des éléments de sa méthode. Les œuvres résultent du mode impératif : *J'ai demandé* ou *demandez-moi*, *j'ai abordé* ou *abordez-moi*, *j'ai posé* ou *posez-moi des questions*... Son travail repose sur ces rituels.

#### *Apparition/disparition des différences*

La méthode répond donc à un « *se faire* » l'objet d'un autre auquel elle dicte sa conduite. Elle se loge alors dans cet Autre qu'elle contrôle, jusqu'à se conformer à des textes et devenir ainsi un personnage de fiction. C'est le cas dans son travail sur le personnage de Maria dans *Léviathan* de Paul Auster. Elle écrit (4) : « Dans *Léviathan*, Paul Auster décrit ainsi son personnage Maria : "D'autres fois, elle observait des divisions (...) fondées sur des lettres de l'alphabet. Des journées entières s'écoulaient sous le signe du *b*, du *c* ou du *w*". Afin de nous rapprocher, Maria et moi, j'ai décidé d'obéir au livre. J'ai passé la journée du 10 mars 1998 sous le signe du *B*, celles des 16 février et 19 mars sous le signe du *C* et celle du 14 mars sous le signe du *W*. » Idem pour le « régime chromatique » de Maria. (8 et 14 décembre 1997). Soulignons que ce « obéir au livre » est une *décision*, un acte par conséquent qui implique parfois un traitement que je nommerai une méthode mimétique « vivre comme » ou « vivre dans ». Il s'agit de jouer sur la différence entre moi et l'autre, entre la réalité et la fiction, le visible et le dicible comme en témoigne son travail sur les aveugles, le représenté et le présenté, la vie et la mort, le premier et le dernier (souffle, mot, image, regard, volonté...). Dans tous ces cas, elle met une fonction nouvelle, au sens mathématique du terme, à la place de l'opposition binaire d'un S1 à un S2.

#### *Contingence et hasard*

Si l'élément de banalité est central, celui de l'aléatoire en est le complément. Ce terme de banalité évoque la formulation de Lacan : « De ces vies que donc depuis près de quatre septénaires j'écoute s'avouer devant moi, je ne suis rien pour peser le mérite. Et l'une des fins du silence qui constitue la règle de mon écoute, est justement de taire l'amour. Je ne trahirai donc pas leurs secrets triviaux et sans pareils. » (5) La banalité chère à Sophie Calle fait écho à la trivialité et à la singularité mentionnées par Lacan à propos de la pratique de la psychanalyse. Quant à taire l'amour, c'est aussi ce qu'elle fait, conséquence requise de la mise en jeu de son être dans l'acte, qu'il soit créatif ou psychanalytique.

De même, la recherche de l'aléatoire – suivre ou s'adresser à des « inconnus ou des étrangers » – renvoie à cette autre phrase de Lacan – toujours dans sa conférence à Baltimore : « la vie est quelque chose, comme on dit en français, qui va *à la dérive* » (6). Sophie Calle, s'accrochant un temps à un inconnu, un étranger à sa vie à elle, met en scène cette dérive en s'y abandonnant, habite et retourne cette banalité triviale jusqu'à en faire apparaître la valeur de destin. Faire raconter, interpréter par d'autres, choisis par elle-même selon des critères précis, cette « rupture banale » – selon sa formulation – a une double fonction : la transformer en acte créateur et « épuisier sa propre douleur à force de la raconter », à force de distance prise par ces récits.



### *Le noyau*

Il y a un noyau commun à toutes ces productions et performances. C'est l'absence, le manque – a-t-elle dit aux Journées –, ce qu'il n'y a pas ou ce qu'il n'y a plus, sous diverses formes : rupture, disparition, perte, deuil, autrement dit un trou dans le filet du symbolique. Rupture amoureuse, disparition mortelle, perte d'objets – du carnet d'adresses au regard –, représentations iconiques mutilées durant la guerre civile en Espagne, place laissée vide par les tableaux volés au musée Isabella Stewart Gardner de Boston. Ça pourrait ressembler à un désir de retrouver l'objet perdu. Mais il ne s'agit pas de récupérer ces objets perdus « par son art » (7). Ses créations, qui ne sont pas des créatures sauf peut-être elle-même, sont fondées sur le changement des places. Son art est un art du déplacement et des replacements de l'irremplaçable. Elle installe, à la place de ce qui n'est pas ou plus, un élément nouveau qui occupe la place vide sans saturer ce vide : tableau manquant au musée, image visuelle manquant à l'aveugle de naissance, cimetière et pierre tombale du vivant manquant, espace. C'est un art de la trace qui ne récupère aucun objet. Elle les enterre plutôt, tels le portrait, le collier Chanel et le diamant de sa mère enterrés dans un iceberg ; elle les enferme, tels les secrets respectifs de ces couples déposés à leur domicile dans un coffre fort dont ils n'ont pas le chiffre. Ces petits papiers ne relèvent pas du fonctionnement de la lettre volée. Ils sont auto-soustraits à eux-mêmes par leurs auteurs.

Ce que Sophie Calle fabrique, ce sont des traces d'absence – objets, souvenirs, paroles – qui se révèlent dans cette opération des traces de jouissance, celle des autres, banales. Sublimation du banal et désidéologisation par matérialisation.

### *Triomphe de la volonté*

Son œuvre est le triomphe de la Volonté. La volonté de « se faire » l'opérateur du lien, c'est-à-dire du discours à partir de son être même. En cela elle dépend du regard et de l'écoute, non pour la recherche d'une reconnaissance de sa valeur par et dans l'Autre, mais pour accéder à la structure de fiction de la vérité. Son art repose sur la réduction du langage au littéral dans le discours et – j'ose le néologisme – au *matériel* des objets *a* : pour pouvoir se risquer à lire le journal intime de sa mère, sa voix doit s'élever d'un lieu où elle n'est pas situable pour d'autres, qui cependant peuvent l'entendre. Rien à voir donc avec l'autofiction ou les journaux intimes, même quand elle est au lit en chemise de nuit avec des inconnus par lesquelles elle se fait endormir. C'est plutôt d'«hétéro-fiction» qu'il s'agit.

Son art est celui du temps de ce que J.-A. Miller a nommé l'inconscient réel, autre nom du corps parlant. L'interprétation ne déchiffre plus, elle déplace/replace les sujets et leurs objets. Le sens donné par le discours comme lien social est méthodiquement transformé en signification. S'y perd le pathos. S'y gagnent quelque accès au réel. De cette enquête sur le réel, il ressort qu'il est sans autre garantie que l'acte même de le cerner : « hors d'atteinte, à portée de main ».

On y est au plus près de ce qu'opère la passe sur les résultats d'une analyse.

1 : Les 46<sup>es</sup> journées de l'École de la Cause freudienne (ECF) sur le thème « L'objet regard », se sont tenues les 5 et 6 novembre 2016 au Palais des Congrès, à Paris. Sophie Calle était l'une des invitées de la plénière.

2 : Calle S., *TOUT*, Paris, Actes Sud, 2015.

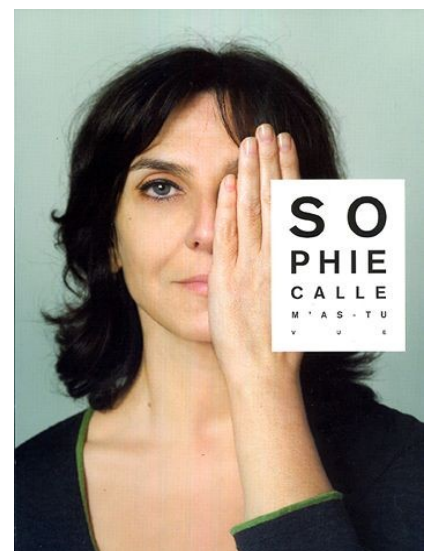
3 : Lacan J. (d'après), « De la structure comme immixtion d'une altérité préalable à un sujet quelconque », *La Cause du Désir*, n°94, octobre 2016, p. 9.

4 : Toutes les citations sont extraites de Sophie Calle, *TOUT*, *op. cit.*

5 : Lacan J., « Freud, concernant la morale, fait le poids correctement », *Le Triomphe de la religion*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005. p. 17 : « À vrai dire, celui qui vous parle, est entré dans la psychanalyse assez tard pour avoir auparavant tenté — ma foi, comme tout un chacun de formé, d'éduqué — de s'orienter dans le domaine de la question éthique, j'entends théoriquement, si ce n'est peut-être aussi, mon Dieu, par quelques-unes de ces expériences qu'on appelle de jeunesse. Mais enfin, il est déjà dans la psychanalyse depuis presque assez longtemps pour pouvoir dire qu'il aura passé bientôt la moitié de sa vie à écouter des vies, qui se racontent, qui s'avouent. Il écoute. J'écoute. »

6 : Lacan J. (d'après), « De la structure comme immixtion d'une altérité préalable à un sujet quelconque », *op. cit.*

7 : Lacan J., « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein » (1965), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 195.



# **Relire la Révolution de Jean-Claude Milner**

**par Juan Pablo Lucchelli**

Jean-Claude Milner  
**Relire  
la Révolution**

ΦΙΛΟΣΟΦΙΑ  
Verdier  
philosophie

« La Révolution permet d'interpréter le XXI<sup>e</sup> siècle ; le XXI<sup>e</sup> siècle permet de relire la Révolution » (1), c'est par cette phrase qu'on peut entrer dans le dernier livre de J.-C. Milner, *Relire la Révolution*. La Révolution, événement moderne, polarise et divise toutes les représentations, aussi bien en Europe qu'ailleurs depuis deux siècles. Au point que même les deux dernières guerres mondiales dépendraient d'elle et non l'inverse. Ainsi l'auteur construit-il la notion de « croyance révolutionnaire », croyance qui a habité toute une génération, la sienne précisément. À l'intérieur même de l'idée de révolution, il y aurait lieu selon lui de bien distinguer « la révolution idéale » de « l'idéal de la révolution » – c'est ce dernier, à l'instar de l'idéal du moi, qui devance et façonne la série de révolutions idéales.

L'auteur en isole notamment trois : la révolution française, la révolution soviétique et la révolution chinoise. Si l'on considère que la révolution française est le premier événement révolutionnaire, c'est elle qui s'érige comme « idéal de la révolution ». À l'instar de Propp, Milner isole une morphologie des révolutions à travers la nécessité d'une performativité, qui implique la refonte d'un État et la suppression de l'État précédent, mais aussi le recours à la force et à l'illégalité qui lui est inhérente. Elle a aussi besoin d'un acteur qui l'incarne tels Robespierre, Lénine, etc.

Il met l'accent sur le caractère moderne de la révolution française, modernité née de la coupure épistémologique effectuée par Galilée, en la mettant en perspective avec un auteur ancien, Polybe, qui ne pouvait concevoir les gouvernements que comme se succédant selon un parcours cyclique qui mène de la monarchie à la démocratie, en passant par l'aristocratie, avec ses formes dégénérées, respectivement tyrannie, oligarchie, ochlocratie. Contrairement à cette circularité (la monarchie dégénérant en tyrannie, l'aristocratie en oligarchie, la démocratie en ochlocratie pour ensuite restaurer la monarchie et débiter un nouveau cycle) qui doit tout à celle conçue pour expliquer les mouvements des astres, la révolution française instaure une mutation, une coupure dont le temps est linéaire et unique : une révolution est comme telle unique au sens où elle n'arrive qu'une seule fois et qu'elle est irréductible aux autres.

Milner compare les révolutions françaises, soviétiques et chinoises, et montre en quoi elles sont foncièrement différentes. Si la révolution française est à élever à la hauteur de l'idéal, c'est aussi parce qu'elle seule parvint à être une révolution. Cela surprend ? Et pourtant la thèse qui se dégage de l'ouvrage est que la révolution française est une révolution parce qu'elle est un fait

de parole. Elle implique que la notion de *citoyen* est inhérente à celle de *l'homme*. Cette inclusion devient exclusive dans les exemples russes et chinois. L'exemple chinois est, selon Milner, d'une terrible radicalité pour autant qu'il considère que la survie est une idéologie. À partir du moment où l'on accepte cette prémisse, tout est permis, « tout, sans limites ; il n'y a, en particulier, aucune barrière aux massacres de masses » (2).



À la lecture de l'ouvrage il apparaît que c'est le XXI<sup>e</sup> siècle qui permet de comprendre la révolution. Si la révolution est un fait unique, une sorte d'émergence du réel, l'État qu'elle institue donne le cadre de ce que l'on peut nommer la réalité. Ainsi Milner propose-t-il au lecteur une des manières possibles de différencier le réel de la réalité : est réel ce qui est discontinu avec le moi ; le réel « disjoint, fracture, crée de l'hétérogène et du contradictoire » – la réalité par contre est compatible avec le moi, « fait régner l'homogène et le consistant ». Pour l'auteur une révolution est une manifestation du réel – et la réalité qui finit par engluer ce réel, en le masquant, sans le supprimer. Il étudie ce qu'il y a de réel dans la révolution française et ce qui vient masquer, en un premier temps, l'émergence du réel. Il oppose alors les massacres du début de la révolution à la Terreur (à la guillotine), comme la foule à la masse ou comme l'instituant à l'institué. Selon lui, ceci a des conséquences sur la croyance révolutionnaire, car les acteurs des révolutions ont cru que celles-ci étaient une sorte d'intervalle entre deux cycles, comme le décrit Polybe. Or, la révolution est un phénomène de nature différente, elle est hors du temps en quelque sorte, sans lien avec l'ordre politique habituel. Je dirais même que c'est en cela que pour Milner la révolution relève du réel et non de la réalité.

Mais d'autres formes de surgissement du réel, des moments sans loi symbolique, incomparables les uns avec les autres, sont évoqués dans l'ouvrage : c'est le cas pour les camps de concentration, où les corps sont négligés jusqu'à leur réduction à leur animalité. Milner inclut parmi ces moments non seulement la Shoah, mais aussi d'autres situations de concentration, comme celle de la « jungle de Calais », tout récemment démantelée, et évoque plus généralement le traitement actuel des réfugiés : « Les droits de l'homme/femme, ceux de 1789, quittent le XVIII<sup>e</sup> siècle pour le XXI<sup>e</sup>, dès qu'on dresse la liste de ce qui manque aux

réfugiés (...). J'entends le ricanement : pour vous, les droits de l'homme se réduisent donc à la physiologie, aux latrines, aux cuisines, aux dispensaires. Eh bien, oui. Les droits de l'homme/femme sont matériels et leur matérialité est si basse, que par rapport à elle, la tant exaltée matérialité des rapports sociaux, de l'oppression, de l'économie doit passer pour une spiritualisation prétentieuse. Face aux campements de réfugiés, le langage marxiste est frivole. » Or, les droits de l'homme et le support des droits du citoyen concernent « un seul et même corps vivant ». Comment lire ces propos ? Non seulement comme la dénonciation des mauvais traitements infligés aux populations de réfugiés, mais aussi et surtout comme la manière qu'a l'Europe démocratique de concevoir les droits de l'homme. Celle-ci prend son origine, selon Milner, dans la conjonction « et » qui figure dans le syntagme « Déclaration des droits de l'homme *et* du citoyen » de 1789 : on peut être un homme, sans être pour autant un citoyen. Précisons : l'homme découvre que la survie ne relève pas de l'animalité ou du besoin, mais bien du droit ; quand tout le reste a été aboli, elle se révèle comme le droit fondamental.

En un sens, ce nouvel ouvrage tire les conséquences de certaines thèses émises dans *Les penchants criminels de l'Europe démocratique* (3). En effet la disjonction entre homme et citoyen a connu un moment exemplaire pendant l'Allemagne nazie, où l'on pouvait être citoyen allemand et dénier aux Juifs l'appartenance à l'ensemble des hommes (plus précisément, seuls les citoyens du Reich jouissaient de la totalité des droits politiques). L'exemple des citoyens du Reich illustre un cas où les droits du citoyen ne sont plus mesurés à l'étalon des droits de l'homme. La Déclaration de 1789 au contraire suppose implicitement que jamais aucun droit du citoyen ne peut contredire un droit de l'homme ; ce principe de compatibilité vaut pour toutes les constitutions dites démocratiques. Or il a cessé d'être appliqué pendant le régime nazi en Allemagne. Pour prendre un exemple actuel, aux États-Unis, on s'interroge : est-ce que la vente libre des armes, droit du citoyen prévu par la Constitution, ne contredit pas le droit de l'homme à la survie ? La révolution française donne des droits aux hommes, car il suffit de naître homme pour jouir des droits que cela implique. Or, l'Europe actuelle, pour ne nommer qu'elle, disjoint les hommes et les citoyens. Les conséquences de cette disjonction peuvent être imprévisibles, on revient ainsi à la notion de survie évoquée plus haut.

Milner finit son livre en évoquant son passage par le maoïsme et par un retour sur le corps vivant qu'il était et qu'il est. Son autoportrait de l'intellectuel en jeune homme n'est pas tendre : « J'y étais entré par amour-propre, sauf que le philtre de cet amour n'était autre que la radicalité, comme forme sans contenu. Or, le maoïsme m'a fait vivre une expérience mémorable : il a donné des contenus à cette forme. J'ai alors rencontré, littéralement, le n'importe quoi ; j'ai éprouvé que n'importe quoi peut être présenté comme radical et que la demande de radicalité prépare à accepter n'importe quoi ». Au lecteur de déclinier les accents actuels de cette radicalité.

1 : Milner J.-C., *Relire la Révolution*, Verdier, 2016, p. 157.

2 : Milner J.-C., *Clartés de tout*, Verdier, 2011, p. 30.

3 : Milner J.-C., *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique*, Verdier, 2003.





[www.cause-autisme.fr](http://www.cause-autisme.fr)

**Nous sommes confrontés** à une offensive qui vise à faire interdire la psychanalyse, à la faire disparaître de l'espace public en la tolérant – jusqu'à quand ? – dans l'espace privé.

Ne nous y trompons pas, l'autisme est un cheval de Troie, demain ce sera pour les « dys » (-lexies, -graphies, -praxies, -orthographies, etc.), lisez ceci :

<http://www.ffdys.com/actualites/la-psychanalyse-les-dys-et-lautisme.htm>

On y découvre que « les enfants « dys » sont aussi des victimes de la psychanalyse ». La même rhétorique se déploie qu'à propos de l'autisme. Après-demain ce sera pour qui ? Pour quoi ?

Interdire la psychanalyse pour y substituer des thérapies cognitivo-comportementales ? Celles-ci correspondraient mieux au *Zeitgeist*, à l'air du temps ? Eh bien, qu'elles en fassent la démonstration, qu'elles fassent une offre propre à générer une demande. Mais pourquoi ont-elles besoin des pouvoirs publics, du gouvernement, de l'Assemblée Nationale pour assurer leur promotion, et même pour se faire imposer de force ?

**Sur le site de l'Assemblée nationale**, on trouve l'adresse électronique de chaque député. Il suffit d'aller sur la carte des circonscriptions et de cliquer sur la sienne propre : <http://www.assemblee-nationale.fr/14/qui/circonscriptions/index.asp>. Chacun-e peut dès lors s'adresser respectueusement à lui ou elle, lui exposer les raisons de son opposition à la résolution N°4134, s'enquérir de sa position et lui demander s'il ou elle a l'intention de se rendre à la séance du jeudi 8 décembre.

**Car**, si nos informations sont exactes, le vote du 8 décembre sera un vote personnel et pas un vote de groupe. Donc tout dépendra du nombre de députés qui seront effectivement dans l'hémicycle au moment du vote. Chaque voix va compter, le vote sera scruté.

**12 000 signataires.** Pour signer la pétition [cliquez ici](#)

Le blog [cause-autisme.fr](http://www.cause-autisme.fr), support de la pétition, s'étoffe.

Il ouvre de nouvelles rubriques :

- **c'est maintenant** : Une réunion, une projection de film, un événement, c'est ici et maintenant que ça se passe.
- **buzz** : Prises de position, actions en cours.
- **ça bouge** : Nouveaux lieux, nouvelles pratiques.
- **sur le terrain** : Vous avez dit non- consensuel ? Vous nous en dites quelque chose.
- **découvertes** : Un livre, un article, un film, une découverte.

---

# Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

## ▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen [pggueguen@orange.fr](mailto:pggueguen@orange.fr)

directrice de la publication eve miller-rose [eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)

conseiller jacques-alain miller

## ▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

## ▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william franchoizel [vwfcbzl@gmail.com](mailto:vwfcbzl@gmail.com)

technique mark franchoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès [patachon.valdes@gmail.com](mailto:patachon.valdes@gmail.com)

## ▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ [ecf-messenger@yahoogroupes.fr](mailto:ecf-messenger@yahoogroupes.fr) ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ [pipolnews@europsychoanalysis.eu](mailto:pipolnews@europsychoanalysis.eu) ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable : marie-claude sureau

▪ [amp-uqbar@elistas.net](mailto:amp-uqbar@elistas.net) ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ [secretary@amp-nls.org](mailto:secretary@amp-nls.org) ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ [EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br](mailto:EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br) ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

• *À l'attention des auteurs*

**Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien** sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen [pggueguen@orange.fr](mailto:pggueguen@orange.fr)) ou directement sur le site [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr) en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □

Paragraphe : Justifié □ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

**Pour la rubrique Critique de Livres**, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN

ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.